

Pont du Gard !

Ce texte, commandée par la revue « Les Nouvelles de l'Archéologie », fait suite à une longue étude que la Chambre du Commerce gestionnaire du Pont du Gard avait commandé à Nicolas Frize, aux fins d'étudier la faisabilité d'un projet sur le site : projet de création musicale diurne pour les visiteurs (sorte de Land Art sonore) et nocturne, pour accompagner la création lumière de James Turrell.

Site archéologique qui se superpose à un monument historique qui s'ouvre à un lieu touristique qui se confond avec un lieu de vie : quel mouvement ! Une urbanité du passage, entre la pierre et les arbustes, entre l'envie de voir et l'abandon, entre le désir et l'attente, entre l'usage et la représentation, entre les sciences et les sens, l'étude et l'exposé : nous sommes dans un village où l'architecture donne le ton de la culture et non plus de l'habitation. De fait, le monument ne se visite pas, il se côtoie : on n'y entre pas, pas plus qu'il n'est un lieu d'alpinisme (pourquoi les gens veulent-ils toujours escalader les monuments historiques - pour les vaincre ?) et au contraire de beaucoup d'autres, "marcher dessus", outre l'intérêt historique d'être en contact avec sa facture, n'est pas la meilleure façon d'en jouir. Il est tout aussi doux de s'en éloigner, puis de s'asseoir à ses côtés, puis de lui tourner autour, puis de s'éloigner à nouveau. À observer le visiteur, on voit bien que le pont incite chacun à arpenter "son domaine", à exercer son imagination, à cultiver son goût, à faire œuvre de perception active. Dans ce ballet, le visiteur fait partie de la visite et chacun fait le spectacle des autres. En effet, c'est celui qui est dessus (à admirer les nageurs) qui donne l'échelle à celui qui est loin à regarder la courbure des pierres, ces échelles s'animent sans cesse, pour chaque point de vue mouvant, des enfants qui plongent en criant du point le plus haut, aux rameurs fluides qui longent les rives, lorsque plus discrètement d'autres marchent en silence en pensant au présent ou s'embrassent longtemps en pensant à l'Histoire... Les visiteurs arpentent ici l'espace, là l'Histoire, ici l'œuvre, là les techniques, se répartissent dans les bâtiments et la garrigue, à la surface ou au cœur, dans l'enveloppe ou dans les contenus, chevauchent le temps, répondent aux sollicitations, découvrent les perspectives, topologiques, anthropologiques, esthétiques, métaphoriques...

Nous sommes dans le temps, entre son écoulement et sa suspension. Le site est d'un certain point de vue incroyablement temporalisé, de part en part, les animaux inscrivent par leurs chants et leurs cris un marquage net du matin, de l'après-midi et de la nuit ; le soleil, tant par l'incroyable palette de couleurs (la pierre ne cesse de se modifier, caressant des infinités de gris, de jaunes, de rouges, d'argent, frôlant à plusieurs reprises les blancs et les noirs...), de luminosité évoluant, d'ombres, que par la chaleur qu'il diffuse (l'incidence sur la température en tout point est grande car le lieu est escarpé et le soleil ne "reste" jamais longtemps) s'inscrit sans cesse dans un processus de passage et de chronologie. On y vit ce que l'on a à y vivre selon les heures, la rencontre avec le patrimoine, la consultation d'avec le savoir (les rendez-vous sont nombreux), la baignade, la lecture, la promenade, le pique-nique, l'archéologie, l'émotion, l'approche artistique, le silence, les bruits de l'histoire qui sourdent partout. De fait, James Turrell a fort majestueusement intégré cette rythmicité linéaire dans son œuvre lumineuse, dont la forme même repose sur des évolutions majeures imperceptibles dans le cours temporel de la lumière.

Les densités jouent avec les échelles, tellement variables : comme beaucoup d'architectures monumentales, le pont change sans cesse d'échelle, selon qu'on est près ou loin de lui, selon la lumière, les sons, l'attention qu'on lui témoigne. Toute l'architecture discrète qui fut rapportée alentour s'efface en venant à nous, bâtiments, parkings, mobiliers... au service d'un usage unifié, d'une perception en alerte. Les disparités de végétation démultiplient elles aussi les angles, depuis la plaine ou depuis les rochers, l'espace s'écarte et le pont s'impose, dans l'épaisseur, le pont se dessine ou se cache. Tout ce qui relève de l'aménagement "urbanisé" se retrouvant en retrait et davantage en retrait

qu'auparavant (avec le recul physique et visible des voitures), la nature, discrètement domestiquée (enfin dirigée) se retrouve seule pour partager avec le pont l'objectif du rendez-vous.

Entouré d'actions, d'arbres et de feuillages qui poussent, d'eau qui coule, de sonorités fluides, le pont n'est lui-même jamais immobile et participe de cet écoulement de la vie. Cependant il résiste et se présente dans une paradoxale intemporalité : il n'est pas seulement un vestige qui s'use, voit ses pierres s'émousser, se polir et s'effriter, inscrit dans une disparition programmée. C'est la formidable intelligence et subtile réussite de l'œuvre d'aménagement dont il fut le sujet qui sublime cette situation puissamment antagoniste : sa restauration, ses abords doucement et volontairement tendus, la maîtrise discrète de son environnement, la richesse et la justesse des informations savantes et esthétiques dont il est entouré, le fait qu'on s'approprie le site pour venir y faire quelque chose nous aussi, tout cela accentue encore sa présence, au sens du présent (cadeau) et au sens du vivant, inscrivant cet écoulement de son propre temps dans l'éternité de l'histoire, inscrivant son passé dans une image fixe (et non figée), plastique et emblématique.

L'aménagement raffiné qui prépare à la rencontre du pont et l'instruit après sa visite, travaille sur le principe de l'unité, comme une discipline au service d'une inspiration, davantage tournée vers l'ordinaire (un mode de vie, à la fois savant et simple) que vers la représentation (une mode de la vue, lieu de consommation ou de voyeurisme béat, souvent aveugle et sourd).

Si sa fonction d'aqueduc est omniprésente dans son offre et son architecture éminemment fonctionnelle, l'allure du Pont du Gard elle, sublime sa rationalité, impose sa justesse artistique. Sa démesure en fait un objet d'art, sa matière épique (le poids de chaque pierre), la façon qu'il a d'épouser la géographie, le trouble dans lequel sa géométrie nous jette (pyramide d'arches inégalement égales, dont l'axe tout entier est curviligne) construisent un imaginaire fantastique (Goliath écartant les rives de ses deux bras), onirique et poétiquement mystérieux. Tout autour, c'est la même rigueur, contemporaine, qui signe et guide, dirige et entraîne, souligne et suscite, conduit discrètement les passages, les accès, les chemins. Des chemins de terre et des chemins de l'esprit. Immense oiseau aux ailes écartées, le pont s'endort toutes les nuits, avec les sons d'un projet musical à venir dans ses rêves, comme avec le silence qui gagne, ce long contre jour qui a éteint ses pierres a fait disparaître sous la lune la végétation et surtout la vallée et la rivière qui lui donnait toute sa mesure et son sens, nous ne sommes pas dans la nature, mais bien dans la perception, c'est-à-dire dans la culture.

La fonction du son est cent fois plus prévalente qu'on y songe et ici, le concept de paysage sonore est d'une réalité éclatante : vent, pierres aux vertus réfléchissantes, forêts transparentes, échos et rebonds volages, nous sommes immergés dans un creuset acoustique exceptionnel : lorsqu'on est 50, que les grenouilles sont au rendez-vous, suggérant à l'inconscient de tous qu'une bande son est en route, concrète et ponctuelle, au service de l'écoute, du silence intérieur et de la nuit, on se prend à imaginer d'autres rendez-vous esthétiques, musicaux et sonores, qui inviteraient le public à s'assembler pour recomposer sa relation aux choses avec ses oreilles et devenir ce témoin qui donne à l'œuvre son existence. Les cigales et les insectes de nuit sont les premiers à avoir attendu que d'autres espaces sonores embrasent l'air et pas seulement les tambours ou les trompettes, les accordéons ou les pétards : d'ailleurs, le site a déjà donné rendez-vous dans chaque lieu visitable, expositions, films... à un compositeur.

L'Histoire n'est pas une photographie, elle est dans la danse !

De son côté, la nature, par une attitude mécaniste, dépourvue de pensée, d'idéologie, de jouissance, de regard ou d'écoute, avance avec une logique implacable selon des schémas de survivances et de disparitions qui dépendent du hasard (comme les grandes crues événementielles, les cyclones ponctuels ou les tremblements de terre...), de l'enchaînement de causalités explicables par la biologie, la physique ou la gravitation..., ou encore de l'instinct : les animaux se dévorent entre eux, se

reproduisent sans aucun projet autre que celui de la préservation de l'espèce ou la défense du territoire. Aucune émotion, aucune conscience : du causal... Heureusement l'homme s'en mêle. Sa pensée lui a servi à inventer, dans tous les sens, à mettre "du sens", à envisager les situations selon sa perception sensible et scientifique, à créer de l'esthétique, du conceptuel, de la mémoire, de l'abstraction, de l'intelligence !

Le Pont du Gard et son site sont le lieu de multiples perceptions. Certains y voient un lopin de terre, habité de milliards de résidents, faune et flore, s'autogérant entre le Gard qui coule et la garrigue qui progresse ou régresse, d'autres une composition insensée de pierres rapportées, l'invention architecturale au service de la démesure, de l'ingéniosité et du spectacle, d'autres une œuvre d'urbanisme historique, fruit de distingués ingénieurs en hydroénergie, d'autres une œuvre graphique offerte aux érudits et "malgré tout" aux touristes ?!

Pendant que certains politiques ignorants, architectes des monuments historiques ou commerçants locaux... criaient au loup dès lors qu'on s'en approchait, feignant de savoir, s'arrogeant le privilège de sentir ou de gagner leur vie, d'autres préconisaient l'appropriation libertaire, privative, spontanée et gratuite. Chacun ignorant l'autre et ses besoins, on sait ce que cela donna : l'homme pouvait y manger la moitié de sa merguez et laisser l'autre moitié au passant suivant, pouvait y laver son linge dans le Gard, escalader avec sa voiture, assouvissant ses préoccupations de manger, de boire, de faire l'amour, de déféquer et d'admirer le paysage, de rêver au bord de l'eau, d'écouter les oiseaux (très important pour avoir le sentiment merveilleux de la proximité avec "la nature"), et tout cela de préférence (allez savoir pourquoi ?) sous le Pont ou bien sur le Pont ou bien à côté du Pont ou bien dans le Pont (on y a ainsi tout vu, tout entendu, tout senti, tout fait, tout consommé !).

Les mêmes ou d'autres, parfois même des responsables de la gestion culturelle régionale, préconisaient de "restaurer" le Pont, lutter contre cette nature devenue prédatrice qui érode, émousse, gratouille, pâlit, effrite la pierre tout en "préservant" certains éléments domestiques de la sauvagerie naturelle ambiante (grand écart intellectuel inédit) : le Gard et ses hasards, les oiseaux et leurs spontanités si universelles, les touristes et leur bonhomie si généreuse, les habitants du Gard et leurs instincts vacanciers si "naturels"... c'est ce qui a permis de mélanger dans une cuisine indifférente voitures, merguez, couchers de soleil, ghettosblasters, feuilles, frites, arbres, cigales, papiers gras, grenouilles, canettes de bières, fanfares et petits rongeurs...

Le politique s'était détourné de la responsabilité culturelle, l'usager se défit de la mémoire !

Suite à ces pratiques d'arrière garde conservatrice, alimentant un vieux conflit de la nature et de la culture, de nouvelles directions virent le jour, une vision moins élitiste et plus savante a avancé : elle a créé un nouveau site et de nouvelles propositions comportementales et intellectuelles, avec une préoccupation artistique à sa tête (n'oublions pas qu'il s'agit ici d'une mission de service public, sans nécessité de retour financier pour agir et progresser *). Elle a pensé avec finesse que la question de la restauration du Pont était une question sensible qui plaçait l'homme (le seul alentour à savoir ce que ce Pont représente : il faut savoir que pas un oiseau, une autre pierre ou un plan de thym ne le sait !) comme acteur principal et en prenant soin de ne pas le placer au centre. Le chercheur comme le visiteur sont au cœur de l'intelligence du site, avec leur perception comme moteur du dispositif, mais sont retirés de la position de centre. Ils ne viennent plus à leur seul profit, ils participent d'une continuité ouverte sur l'extérieur, avec un objectif qui les dépasse et leur rappelle l'humilité.

Nous aimons l'Histoire parce qu'elle écrit des histoires : comment un édifice fonctionnel, mélange de génie et de trivialité, construit sans excès de respect du droit du travail, se transforme en friche, en tas de pierres hasardeusement debout, pour devenir de proche en proche un haut lieu de connaissance et de recherche de l'art architectural romain, en même temps que sans faire de bruit il devient un véritable lieu de vie des habitants avoisinants, puis un lieu qui passionne et instruit touristes

et promeneurs, et rencontre finalement des amoureux inspirés qui lui donnent une vocation culturelle, esthétique, scientifique, archéologique, muséographique... que nul n'aurait pu soupçonner. Car il y a quelques années, chacun des acteurs ou protagonistes de ces divers modes de vie ignorait bien les autres, voire paraissait à les connaître : l'aménagement récent du site a laissé intact une multiplicité de relations et en a inauguré de nouvelles. Ce qu'il a réussi, procède pourtant bien de cette unité retrouvée, permettant à chacun d'avoir besoin de l'autre, du visiteur à l'archéologue, du chercheur au promeneur, de l'historien à l'enfant, du scientifique au couple d'amoureux ou au sportif, du conservateur à l'artiste.

Hier, au creux de leur laboratoire vivant, certains archéologues et architectes des monuments historiques travaillaient à la connaissance et au maintien de l'édifice, pendant que ce faisant, de son côté le public appréhendait le site avec une forte autonomie, livré à lui-même, aux livres et à quelques visites guidées. Aujourd'hui ils ont un sujet en commun, et donc une invitation, un lieu de lecture, une vision, une audibilité, une perspective, avec son introduction et son analyse, proposée en échange de leur présence. Cette invitation est plurielle, subtilement polysémique.

S'adosser à l'histoire, rencontrer ses signes. Nous avons assisté à une mise en œuvre.

Nous sommes dans un hommage, celui qui est fait à un aqueduc, lieu avant tout de transition.

Transition entre ruralité et urbanité, entre foule et individu, entre plusieurs temps d'histoire, entre réflexion et activité, entre couleurs et ombre, entre bruits et sons, entre sens et sensation, entre savoir et perception, entre patrimoine et création.

Nicola1s Frize

Les nouvelles de l'archéologie - Editions Errance - n°90

2002

* Cette vision a permis un investissement fort pour un aménagement à la hauteur, mais elle jette le trouble aujourd'hui en imaginant rentabiliser financièrement une oeuvre de service public, transformant celle-ci en produit alors qu'il ne saurait en être question (par éthique et par réalisme). Qu'en sera t il de l'exploitation, de la vie de l'aménagement ? Il est crucial que la gestion de demain poursuive l'exigence de la conception, et se rappelle le moteur initial, l'intelligence novatrice, l'encadrement de compétences, de personnalités éclairés, l'écoute, se souviennent de ceux qui avaient pressenti les nécessités culturelles, osé le beau et innové dans le genre, défendu des éthiques environnementale, scientifique, culturelle, esthétique...